

Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On regardant la Cathédrale...

A propos de la proposition de démolir la Cathédrale faite, en 1766, par l'architecte de La Granges et dont nous avons parlé dans notre numéro de mai, C.-F. Landry nous communique encore ce qui suit :

On peut supposer qu'il ne fut pas donné suite à cette proposition de l'architecte De La Grange, car en 1766, il fut avéré que l'on avait à craindre sinon l'écroulement de tout l'édifice du moins la ruine de certaines parties, escaliers, colonnes, galeries, etc.

M. de Crousaz, contrôleur de la ville, propose de nouveaux travaux de restauration d'après un devis s'élevant à 14 835 livres.

Pour toutes réponses, LLEE envoyèrent M. de Sinner, directeur des travaux de la République à l'effet de voir « s'il ne serait pas plus avantageux pour le Trésor de faire démolir cet antique édifice et de construire,

à sa place, une église plus petite, mais suffisante pour la paroisse de la Cité ».

M. de Sinner démontra que les frais de cette démolition et de la reconstruction d'une nouvelle église s'élèveraient au moins au double de ceux de la réparation. Il fit voir l'importance de conserver l'audacieuse église et la restauration fut finalement décrétée. Elle fut faite de 1768 à 1774 et coûta 48 599, 17 sols, 6 creuz, soit environ 73 000 francs. Devis et comptes de ces travaux sont aux Archives cantonales.

GAUTHIER

Chef de Service au Département de l'Instruction publique, 1899

Lettre au Syndic

Paris, le 26 mai 1949.

Cher papa,

A peine le Salon de l'aviation a-t-il fermé ses portes sur un visiteur attardé, que viennent de s'ouvrir, sur le président de la République, celles de la Foire de Paris. Événement très attendu puisqu'il doit être le « témoignage vivant de la renaissance française » et imposer cette réconfortante constatation : le « pastis » titre cinq degrés de plus que celui de l'année dernière.

C'est certainement ce dernier détail qui vient d'inciter le Grand Jo à me prier de l'accompagner dans sa visite, bien qu'il prétende s'intéresser passionnément à la technique de l'allume-gaz.

Le rendez-vous est pour deux heures et demie ; mais chacun connaissant bien l'autre, nous arrivons ensemble à trois heures moins le quart.

Le seul moyen de ne rien voir quand on visite une exposition de cette importance, c'est de la visiter sans plan. C'est ce que nous avons fait.

Le premier hall se trouve être celui de la mécanique. Quinze cents machines de toutes les tailles, astiquées comme des baïonnettes à l'inspection rivalisent de complexité. Le Grand Jo m'explique le fonctionnement d'un marteau pilon pneumatique qui s'avère être en définitive un monte-charge hydraulique. Vexé, il se lance dans un long monologue qui devrait prouver, s'il s'adressait à un sourd-muet, la supériorité de la technique française sur sa concurrente helvétique.

— Et je n'en veux pour preuve, lance-t-il en guise de péroraison, que cette immense machine que tu vois là-bas. Viens un peu contempler ce qu'on est capable de faire !

Nous nous approchons. Le Grand Jo ne s'est pas vanté. C'est en effet un merveilleux assemblage de bouts de tuyaux de toutes dimensions montés sur des socles d'acier, le tout chromé et bichonné comme un gâteau d'anniversaire.

L'oreille basse, je subis le regard d'orgueil de mon compagnon. Je cherche fébri-

lement ce que je pourrais opposer à son monstre d'acier pour relever notre prestige. Une image me traverse l'esprit : l'appareil à recevoir la monnaie des contrôleurs de trams. Enfantin, beaucoup trop petit. La Tour Bel-Air ? Il a la Tour Eiffel. Alors faut-il me résoudre à accepter l'affront ? Je scrute la machine, cherchant désespérément un défaut. Cette vis à tête plate ? Si je lui disais qu'il faut une vis à tête ronde ? Et ce gros trou ? N'a-t-on pas oublié de le boucher ? Et cette petite plaque au bas du socle ?

Qu'est-ce que... Nom d'une pipe ! Ça alors ! Sur la plaque au ras du sol, je lis, inscrit en lettres de feu :

Société Suisse de Mécanique Industrielle
TAVANNES

Tu me croiras si tu veux, cher papa, je ne l'ai pas montrée au Grand Jo. Il fait déjà de la tension.

Nous quittons ce hall bruyant et traversons celui de la maroquinerie, parfumerie, bijouterie, lustrerie sans nous arrêter. Le Grand Jo a l'air pressé, je le questionne.

— Tu es venu ici pour voir la Foire ou pour faire de la course à pied ? Parce que si c'est pour la Foire, c'est pas la peine d'aller plus loin, tu y es. Tandis que si c'est pour la course à pied, il faudrait mieux aller au Bois de Boulogne : c'est sûrement moins fréquenté.

— Gros malin. Si je me dépêche, c'est que j'ai un vieil ami de toujours que je ne vois qu'une fois par an, à la Foire justement. Et je voudrais bien aller lui serrer la rame.

— Et où est-il ?

— Il doit tenir un stand dans le hall des vins. Si tu veux bien, on va vite aller le voir et on finira la visite après.

Je devrais me méfier. Mais mon triomphe patriotique du hall des machines m'a mis de joyeuse humeur et mûri pour l'hé-

roïsme. J'accepte donc et nous bondissons vers le temple de Bacchus. A peine en franchissons-nous le seuil qu'une voix gouguenarde nous interpelle :

— Alors, Jo, on ne dit plus bonjour ?

Nous nous retournons, le Grand Jo sourit, dit comment vas-tu, me présente ; les mains se serrent et les premiers verres s'entrechoquent. Du Vouvray ! pas mauvais.

On repart. Quinze mètres.

— Eh ! Grand, tu bois un verre ?

Jo me présente à nouveau, les mains se resserrent : on retringue : du pernod ! bien... très bien.

On se quitte. Six pas.

— Salut Jo, ça boum ? — Pas mal et toi. On ne me présente plus, les mains se serrent tout de même. Un verre ? — Pas de refus. Frontazillac ! — fameux.

On redémarre. Trente-cinq mètres déjà. Pourvu que ça dure !

— Alors, mon petit pote, on ne reconnaît plus Lulu ? On va reconnaître Lulu. — Vous avez soif ? — Ma foi... — Ce petit porto va vous remonter. Croyez-moi, il est de première !... Il n'a pas menti.

Le Grand Jo interroge.

— Dis-moi, Lucien, je cherche Auguste. Il faut absolument que je le voie. Si je n'y allais pas, il en ferait une maladie. Tu sais où il se tient ?

— Auguste ? Je ne l'ai pas vu cette année. Mais il est sûrement là. Allez voir à l'autre bout, au stand Pineau.

— A l'autre bout ? mais on ne va jamais y arriver avant la fermeture. Enfin, on va essayer. Merci. Au revoir !

Et vaillamment nous nous dirigeons vers l'endroit indiqué, en nous arrêtant une bonne dizaine de fois pour ne vexer personne.

L'heure tourne, ma tête aussi. A six heures moins une minute nous arrivons

tant bien que mal devant le stand de Pineau, fiers de toucher enfin au but.

Une dame nous reçoit. Le Grand Jo lui fait son plus gracieux sourire.

— Alors, où il est Auguste, il y a une heure que je le cherche ?

— Comment, vous ne savez pas ?

— Quoi donc ?

— Il est mort le mois dernier.

Le Grand Jo ne sourit plus... six heures sonnent à la grande horloge, les lampes s'éteignent...

On ferme.

Ton fils affectionné : Justin.

p. c. c. Claude Marti.

Farces villageoises

Le canon de Chessel

Lorsque les habitants de ce village, solidement planté en avant-garde de la Porte du Scex, s'apprêtèrent, en 1903, à fêter le centenaire de l'entrée de Vaud dans la Confédération, ils voulurent le faire dignement et surprendre leurs voisins de Crebellay, Noville, Rennaz, Roche et Ville-neuve.

Ils s'adressèrent à leurs voisins valaisans de Vouvry pour leur emprunter le vieux canon, ce qui fut fait de bonne grâce.

Et à l'aube du 14 avril, une canonnade endiablée fit sortir tous les paysans de la plaine qui se demandaient ce que diable il pouvait bien se passer par là-bas !

Car les échos se répercutaient entre les carrières d'Arvel, les monts de Roche et les rochers surplombant la Porte du Scex. Et toute la journée, les artilleurs de Chessel firent « péter » le vieux bronze de Vouvry.

L'enthousiasme était à son comble. On dansa, on but jusqu'au matin et les artilleurs, royalement arrosés et satisfaits de leur besogne patriotique, allèrent se reposer.

— On viendra, se dirent-ils, le remiser demain, dans le local des pompes.

— Oui, déclara Louis, d'autant plus qu'on a encore deux litres à boire chez Vernier, et qu'il faudrait une bande de solides gaillards pour le remuer.

Or, quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils revinrent. Le canon était bien toujours à sa place, mais il y manquait une roue !

Ce fut, dans tout le village, un éclat de rires, mêlé d'anxiété, car le canon, on devait le rendre aux Vouvryens qui en avaient besoin pour la Fête Dieu, le seul jour où ils le sortaient !

Toute le monde se questionna et les suppositions les plus folles allaient leur train. Puis la nouvelle s'étant répandue, on en riait aux alentours, dans les autres villages et les Chessellans qui se rendaient aux marchés de Montreux et de Vevey s'entendaient interpeller :

— Et le canon ? L'avez-vous retrouvé le canon ?

Et c'étaient des rires, jusqu'au jour où un paysan aidé de son domestique se rendit avec son char chercher du « flat » sur le chemin de Roche.

En « dépiotant » le tas, la roue du fameux canon apparut. L'alerte joyeuse fut répandue à Chessel et une bande de jeunes allèrent la chercher avec un char à pont, et après s'être désaltérés sur le compte de la commune chez Vernier, ils remirent la roue au canon qui fut ramené le même jour, fleuri, à Vouvry, où la fête continua jusque tard dans les cafés.

La farce avait assez duré, mais pour une farce, ce fut une belle farce !

Pierre Desfeuilles.

IMHOFF S. A.

COMBUSTIBLES

Route de Genève — LAUSANNE

Tél. : 2 85 73